

---

# ÉLOGE

## DE

# GRESSET,

---

UN académie a proposé l'éloge de Gresset; plusieurs orateurs ont concouru, aucun n'a remporté le prix. J'ai osé parler aussi de ce poëte aimable, à qui la nature avoit prodigué ses dons. Peut-être mes premières études, les sciences auxquelles j'ai consacré ma vie, me feront-elles paroître étranger au sujet. Les Grecs me traiteront de *barbare*; mais ce *barbare* apporte à la Grece le tribut de son admiration; c'est le Scythe Anacharsis, instruit dans Athènes, et célébrant dans une langue nouvelle Anacréon et Ménandre.

Gresset est né pour être les délices de cette jeunesse dont l'imagination embellit les jours, et à qui un ciel sans nuage inspire le goût de la poésie et des beaux arts. C'est

pour les jeunes cœurs, encore guidés par l'innocence, toujours ouverts à la sensibilité, que le chantre du printemps fait retentir les bois; c'est également pour eux que sont faits les produits de l'enthousiasme et les vers harmonieux. Précieux langage que l'amour et le bonheur ont inventé pour chanter la nature! La nature qui nous entoure, où nous vivons, n'est que ce que nous sommes. Le charme de notre existence se répand sur elle; l'amour l'anime, le bonheur l'embellit; et le poète, éminemment sensible, est l'être privilégié à qui il est donné de la voir toute entière. Tout attache et tout émeut le poète; toutes les passions retentissent dans son âme; aucune jouissance ne lui échappe; et cette vie, qu'il reçoit de toutes parts, il la rend à tout ce qui l'environne. Tourmenté de ses sensations, il les distribue à son choix, il les communique avec empire; et ses tableaux, parés de la magnificence de la nature, nous offrent l'univers reproduit à nos yeux, et créé une seconde fois par le poète.

La premier éloge de Grasset est d'avoir été reconnu poète par ses contemporains, comme il le sera par la postérité. On n'attend pas de moi que je cite tous les titres

Et sa gloire, que je rappelle ici toutes ses poésies plus ou moins inspirées, plus ou moins empreintes de ce mérite original qui est le caractère du poëte. Le panégyriste d'un homme célèbre n'a que des souvenirs à réveiller; les traits de l'éloge qu'il prononce sont déjà épars dans les pensées; sa fonction est de parler aux contemporains des choses qui restent gravées dans leur mémoire, et à la postérité des ouvrages destinés à parvenir jusqu'à elle. Le souvenir ne peut être attaché qu'à de grands traits; le reste s'oublie et se perd dans le temps comme les détails d'une campagne s'effacent dans le lointain.

Le poëme de *Vert-Vert*, la *Chartreuse*, et la comédie du *Méchant*, semblent les titres réels de la gloire de Gressat; et si nous pouvons juger de l'esprit des âges suivants par l'esprit du nôtre, ces titres seront durables. En se montrant au jour, ils se sont placés d'eux-mêmes, et sans effort, à côté des chefs-d'œuvre des siècles passés: ils ne seront point repoussés par les chefs-d'œuvre des siècles futurs.

*Vert-Vert*, si on le considère par le fonds, n'est qu'un ingénieux badinage. Un oiseau

chéri, des vierges consacrées à la retraite et à la piété, qui s'amuse de ses jeux innocents, les tiens de l'oisiveté et de l'enfance, voilà tout le sujet du poëme. Ce sont là les ressorts de l'intérêt, et les moyens par lesquels Gresset se propose de nous émouvoir. Quels tableaux ! quels objets pour les gens du monde, agités par leurs passions, égarés par leurs desirs, sans cesse hors d'eux-mêmes et craignant d'y rentrer, et, dans cette vie tumultueuse ; toujours avides de jouissances vives, pour fuir cet intérieur qui les afflige ! Le sujet de Vert-Vert est dépouillé des ressources de la fiction, il est sans épisode, et présenté dans toute sa simplicité. Mais c'est cette simplicité même qui en fait le prix. Accoutumés aux grands combats des arts, où on nous représente le tableau de nos passions, où on nous peint la vertu affligée par l'abandon, ou luttant contre l'injustice, nous avons besoin d'être soulagés de ces émotions violentes par des émotions plus douces ; nous avons besoin de voir la vertu heureuse de la jouissance d'elle-même, et nous aimons à considérer l'innocence se jouant dans une enfance continuée, qui seroit le vrai moyen du bonheur. Ces tableaux

purs et tranquilles sont comme un jour doux qui repose la vue fatiguée.

Les descriptions de la simple nature ont un charme qui est celui de la vérité. Ce charme nous arrête, il suspend tout autre désir, et l'âme s'y sent enchaînée. Mais il faut aujourd'hui que cette vérité soit peinte dans des détails choisis par le goût. Nous sommes corrompus par notre délicatesse; le goût en créant des plaisirs nouveaux ôte des jouissances. La petitesse des faits nous choque, leur monotonie nous fatigue; les nobles soins dont nous nous croyons occupés ne laissent point de prise sur nous aux intérêts bourgeois des sociétés communes. Quand les héros d'un poëme sont de cette classe, leurs faits doivent être ennoblis par l'intention, rendus intéressants par les motifs. Le réel doit être quelquefois agrandi, toujours animé par l'expression. Il faut qu'il présente tout ce qu'un langage peu connu a de piquant par sa nouveauté, en écartant tout ce qui peut blesser notre orgueilleuse délicatesse. Quel art n'a-t-il pas fallu pour traduire les discours des nonnes dans des vers charmants! pour rendre intéressantes ces mystiques *vétilles*! pour nous faire écouter un

oiseau qui répond *Ave, ma sœur* ; qui dit son *Benedicite* et notre mère et votre charité ! Mais Vert-Vert attache parcequ'il est léger et brillant, comme on l'est au bel âge ; parcequ'il badine avec modestie, timide et retenu comme une novice. On croit voir un adolescent fêté par les belles, un souverain au milieu de sa cour ; c'est encore César lui-même ; Vert-Vert a son empire comme le dictateur de Rome, il séduit les cœurs et maîtrise les esprits.

Malgré ces détails piquans, la vie uniforme d'un couvent ne fixeroit pas longtemps l'attention du spectateur. L'art des contrastes est donc plus nécessaire à ce tableau qu'à tout autre. Ces petits faits ont leur ordonnance, ainsi que l'École d'Athènes de Raphaël, et la Défaite de Porus de la Bruin. Quand on étudio la marche de Gresset, on apperçoit un grand talent resserré dans d'étroites limites ; et peut-être l'art des vastes compositions renfermé dans des miniatures. On reconnoît sur-tout que Gresset puise dans le cœur humain ; il y trouve ce ressort qui fait tout mouvoir, et la source de tout intérêt. Cette source est celle de la sensibilité, ce ressort est l'amour lui-même. Sans

doute l'amour à une voix puissante qui retentit dans tous les âges, qui pénètre toutes les retraites. Mais comment le faire paroître dans l'empire de la chasteté, dans le lieu saint d'où les passions sont bannies? L'amour point dans un couvent n'est-il pas un objet scandaleux, au milieu de ces vierges pures qui éteignent sans cesse leurs cœurs, et sentent la vie s'échapper sans en avoir joui? Aussi Gresset ne le montre pas. Le poëte, chaste comme ces vierges mêmes, ne la nomme jamais. L'amour est l'âme du poëme, mais il y est caché; le dieu est invisible, mais on sent sa présence, et le charme est répandu autour de lui. Gresset a très bien observé que la contrainte n'ôte à la nature que sa liberté, en lui laissant tous ses droits. L'amour regne encore souverainement sur ses jeunes cœurs; purifié par la piété, s'ignorant lui-même dans le silence de la retraite, d'autant plus spirituel qu'il est éloigné de son véritable objet, il exerce son empire par de douces erreurs, il ne se propose que d'innocentes chimères. Un oiseau devient donc un objet d'amour, et un oiseau qui parle est un amant sensible qui nous répond. Je le vois à la fin du jour errant dans les dor-

toirs, choisissant une cellule et faisant une heureuse. Je l'apperçois le matin reposant sur la boîte aux agnus. L'objet chéri frappe la nonne à son réveil ; il est témoin de la toilette, il en est peut-être l'objet. On ne croit pas se parer pour lui ; on sait encore moins qu'il est l'image d'un objet qu'on desire et qu'on ignore. Mais le lecteur, plus instruit que cette innocence intéressante, entend ce qu'on ne lui dit pas, et voit les causes dans les effets.

Le poëme de Vert-Vert, si riche en beautés de style, toujours simple et vrai dans ses beautés, toujours élégant dans sa simplicité, n'est donc, dans son sujet léger et badin, qu'un transparent à travers lequel nous nous retrouvons nous-mêmes, nous et les passions qui nous sont toujours chères.

Le goût qui a inspiré le style de Vert-Vert, ce goût si pur, qui est en même temps si rare, est très remarquable dans Gresset. Ce poëme a été composé dans un cloître ; Gresset vivoit loin d'un monde que l'on regarde, avec raison, comme l'arbitre du goût. Le goût est le sentiment des beautés propres à chaque genre, et la connoissance des délicatesses de la langue. C'est dans la capitale,



où sont réunies, et à chaque instant, les beautés de tous les genres, où les jouissances sont nombreuses et choisies; c'est encore à la cour, où le langage est plus pur, que le goût tient son empire. Le génie dans la retraite est mâle et hardi, mais il est agreste et sauvage, comme la nature dans les lieux déserts. Comment donc un solitaire a-t-il deviné les loix sévères du goût? comment a-t-il surpris le secret de plaire à un monde poli et difficile, dont il ne connoissoit ni les dédains ni la délicatesse? C'est qu'il est un goût de tous les siècles et de toutes les nations, qui appartient à la belle nature; il est un choix de mots et d'expressions qui dépendent des idées. Quand la pensée commande, l'expression est toujours heureuse, elle est toujours propre, et elle vit sans vieillir avec la pensée même. Gresset avoit sous les yeux les bons modèles de l'antiquité; il étoit entouré d'hommes éclairés dans un ordre religieux où la saine littérature étoit particulièrement cultivée; enfin Gresset étoit guidé par l'inspiration de son talent. Les ouvrages qui sont des efforts de l'esprit, différent des productions libres du génie. L'esprit humain est imitateur, il copie ce qu'il

volt ; il est sans goût quand il est sans modèle : le talent est l'effet d'une impulsion ; elle vous maîtrise , elle vous fait être tout ce que demande le sujet ; et , semblable à l'enthousiasme divin de la prêtresse de Delphes , elle vous révèle les secrets de la nature et des dieux. C'est cet enthousiasme qui , dans un siècle où la langue n'avoit pas acquis toute sa perfection , inspiroit à l'aîné des Corneille ces beaux vers qui seront éternellement des beautés de la langue ; il dictoit à Pascal ces Provinciales , chef-d'œuvre du meilleur style et du bon goût. Il a également enseigné à Gresset la sage ordonnance et le style pur qui frappent les bons esprits en flattant les oreilles sensibles.

Gresset , après avoir quitté la province pour la capitale , puis le cloître pour le monde , a loué et regretté un ordre distingué qui a toujours forcé l'estime des amateurs des sciences et des lettres , et qui méritoit son attachement. La Chartreuse fut à Paris un de ses premiers ouvrages. C'est une description gaie et piquante du séjour qu'il y fit chez les Jésuites. Le sujet , comme celui de Vert-Vert , n'est rien en lui-même , il est entièrement créé par le poëte. La chambre où

il vécut heureux et solitaire , est ce qu'il appelle sa chartreuse. Habitée par lui , elle semble le temple de l'imagination : imagination piquante , qui sait peindre avec intérêt les incommodités du local , les privations de la médiocrité ; mais en même temps aimable enchanteresse qui montre avec gaieté le poète des graces, placé dans le pays des arguments et des pédantesques harangues ; indigent , mais riche de sa jeunesse et de ses talents, embellissant de douces illusions un réduit obscur, et le meublant de ses souvenirs et de ses espérances. L'imagination l'enrichit , en effet, par le dédain de tous les biens qu'il n'a pas , elle le rend heureux des maux et des ennuis qu'il évite. Ces privations font le bonheur du sage dans un monde où le bien est si rare et le mal presque inévitable.

Gresset développe dans cet ouvrage une importante vérité morale ; c'est que l'homme porte avec lui sa destinée , ses vrais biens et ses vrais maux. Ils dépendent de son caractère et de sa manière de voir. Chaque tableau de la vie a deux points de vue , le mal est dans l'un , le bien est dans l'autre ; l'imagination qui s'y place ternit de ses voiles sombres , ou embellit tout de ses couleurs bril-

lantes. J'aime dans la Chartreuse le rameau dont Gresset fait l'histoire ; rameau qui suit le cours de l'onde , qui tantôt disparoit , et tantôt se montre à la surface ; entraîné sur des rives riantes ou désolées , et s'engloutissant avec les eaux dans l'Océan. Triste et superbe image de la vie humaine ! Toute cette morale est ornée des richesses de la poésie. Les mœurs y sont caractérisées et habilement contrastées. Le langage est pur, élégant, et l'expression toujours pittoresque. Le style a de l'harmonie , quoique la phrase nombreuse soit quelquefois trop longue. Et si la vérité peut tout dire , s'il est permis de mêler des observations à des éloges dictés par la voix publique , si l'orateur, par sa franchise , doit assurer davantage les droits de Gresset à l'admiration universelle , je dirai que le poëte a été détourné de sa route première en passant de Vert-Vert à la Chartreuse. Il a déjà perdu de sa précieuse simplicité , il semble chercher les ornements : sa muse est plus parée , et son art de plaire a déjà de la coquetterie ; on y reconnoît l'influence du nouvel air qu'elle a respiré. Gresset décrivant les mœurs de Paris, en avoit éprouvé quelque atteinte. Les capitales, les

hautes sociétés, sont le pays de l'exagération ; la nature trop simple y a perdu ses droits. Gresset avoit de grands préservatifs dans son ame et dans son génie ; mais l'exemple fait toujours loi , l'imitation entraîne. Comme le ton de la voix s'élève involontairement dans les nombreuses assemblées , les peintures sont plus prononcées , le style est plus recherché dans l'écrivain qui vit au milieu d'un monde où tout est exagéré. Ce que j'observe ici est plutôt une nuance qu'un défaut. Gresset a conservé la simplicité du vrai talent, quand on le rapproche d'une infinité d'autres poëtes. Mais si je le trouve moins simple , plus brillant dans la Chartreuse que dans Vert-Vert , je ne le compare qu'à lui-même , et je prouve seulement qu'il a commencé par être inimitable.

Cette Chartreuse , cette charmante épître est rangée au nombre des pièces fugitives ; mais elle ne se perdra point dans l'oubli : le temps la respectera comme les ouvrages durables. Gresset , en suivant cette carrière difficile , a succédé à Chapelain et à Chaulieu , et il s'est montré digne de marcher avec Voltaire. Dans ce genre , plus que dans tous les autres , le talent est guidé , forcé même par

les mœurs du siècle ; c'est leur peinture qu'on se propose , c'est leur ton qui doit y régner.

Ce ton différencie en effet les poésies fugitives des siècles divers. Chapelain , plus *débauché que délicat* , a peint un siècle où les mœurs n'étoient pas déguisées : le langage étoit franc , mais peu chaste ; une liberté dégénérée en licence plaçoit la débauche à côté du plaisir. Chaulieu parut lorsque la cour de Louis XIV commençoit à polir nos mœurs ; les passions avoient encore quelque ressort , il fut inspiré par elles. C'étoit le moment où la galanterie avoit l'empire , où la gaieté françoise , légère avec grace , spirituelle sans recherche et sans pédanterie , faisoit éclore les bons mots et les saillies dans la liberté des repas. On étoit déjà aimable , mais on étoit encore passionné. Gresset n'a plus retrouvé ces sources du génie de Chaulieu : il est venu lorsque la galanterie penchoit vers son déclin. Les passions , multipliées avec la société , s'étoient amincies comme le métal brillant et ductile étendu sur des surfaces ; il y avoit moins de liberté et plus de conventions dans la société ; l'esprit et le goût en étoient unés ; et la gaieté ;

moins libre, commençoit à lui céder l'empire. Il retrouva la grace, la légèreté qui sont inséparables de notre nation, et la philosophie, qui naissoit pour suppléer à tout ce que nous perdions. Ces caracteres sont ceux des poésies de Gresset : soit dans les épîtres qu'il adresse au P. Bougeant, à sa sœur, à sa muse, soit dans l'épître intitulée *les Ombres*, et dans celle de la Chartreuse, qui semble avoir obtenu la préférence et dominer toutes les autres par le suffrage public, on reconnoit un philosophe sans humeur, un aimable enfant de la paresse et de la liberté, indolent et volontaire comme elles, souvent réveillé par les muses, et quelquefois animé par le plaisir. Il n'a point l'abandon de Chaulieu, qui tenoit à des mœurs détruites, mais il est plus correct, plus élégant ; et dans sa parure mondaine il conserve de la simplicité. Il a la touche moins vraie, moins ferme, et cependant moins légère que Voltaire. En écrivant l'un et l'autre des vers plains de poésie et de raison, on voit que Gresset compose, on croit que Voltaire parle et badine. L'un travaille ses vers comme un fils avoué d'Apollon, l'autre semble les tenir de lui et rimer sous sa dictée. Mais si Gresset n'a pas

le premier rang dans les poésies fugitives de ce siècle, il est encore beau de suivre Voltaire, et de paroître au rang des hommes rares, immédiatement après celui qui fut un phénomène.

Gresset, justement célèbre par ses succès dans la poésie délicate et légère, eut la noble ambition de s'essayer au théâtre, et il entra dans la carrière dramatique. Je ne parlerai point d'Édouard, où il a montré ce que peut un homme d'un grand talent sorti de son genre, et où ce talent a marqué son influence par de beaux vers. Je ne citerai point Sidnei; la couleur sombre du sujet s'allie mal avec les traits comiques: cette alliance est le comble d'un art dont Molière semble avoir emporté le secret. Sidnei réussit. Un autre que Gresset se seroit honoré de ce succès: mais je dois dire ce qui le rend immortel, et je parlerai du Méchant. Cette pièce est la peinture des mœurs du monde, des grandes sociétés; et ces mœurs ne seroient pas croyables pour les peuples qui auroient conservé celles de la nature. C'est là que la perversité n'est rien; l'esprit et le talent de plaire font tout pardonner: l'ennui est l'ennemi le plus redouté; on le combat



par tous les moyens , et on est méchant pour se désennuyer. Tel est Cléon , le héros de la pièce. La bonhomie , la simplicité , la franchise , sont des ridicules , et Géronte est en butte à tous les traits de la malignité. Entre ces deux personnages , le poëte a placé un jeune homme heureusement né , mais séduit , déjà trompé dans le choix d'un modèle , ridiculisant le vicillard , et prêt à se perdre avec le méchant , si Gresset , sous le nom d'Ariste , ne l'arrêtoit sur le bord de l'abyme.

Cette pièce a peu d'action , de mouvement et de situations théâtrales. Mais si on reproche à Gresset de n'avoir employé que de foibles ressorts , c'est qu'il n'y en a pas d'autres dans ce monde agité de tant d'intrigues. On a dit que son Méchant n'étoit qu'un tracassier : ce n'est pas sa faute si la plupart de ces intrigues ne sont que des tracasseries. Là , les caractères de la nature s'effacent à la longue , les traits saillants s'usent par le frottement , tout ce qui est grand est forcé de s'abaisser pour prendre le niveau : le vice même y perd son énergie ; et le genre humain auroit gagné au changement , si les atrocités plus rares n'étoient plus que compensées par la multiplicité des crimes subalternes.

Sans doute Molière ne se fût point arrêté à ces ressemblances ; il eût écarté les draperies pour palandre le nud , il eût atteint les traits ineffaçables et la vérité de la nature. Molière vivra par des peintures générales , il sera vrai tant qu'il y aura des hommes. Le Tartuffe est le scélérat de tous les siècles ; le Méchant est celui des cercles polis d'une grande capitale. Mais si Gressat n'a montré que la superficie de ces mœurs mobiles , il les a peintes avec une finesse plus convenable peut-être à des traits fugitifs que la touche ferme des caractères prononcés. D'ailleurs cette superficie des mœurs est ce que connoissent le mieux les observateurs vulgaires. Le Méchant a tout ce qu'il faut pour se faire reconnoître. Gressat avertit de ce que peuvent des dehors séduisants , il dissipe leur prestige ; il montre que l'esprit ne vaut que par le cœur , que les grâces ne sont rien sans l'innocence ; *et malgré les succès de l'esprit des méchants, on sent qu'on en revient toujours aux bons gens.*

J'ose croire qu'il est dans nos usages une dépravation qui n'est qu'une habitude , une méchanceté qui n'est qu'une mode. Si nous avions le bonheur de perdre ces mœurs à la

sois futiles et corrompues ; si , ramenés un jour à la véritable sociabilité , les peintures de Gresset n'étoient plus vraies ; la piece survivroit à l'oubli de ses modeles , le style fera vivre l'ouvrage. Ita tout le brillant de ces sociétés dangereuses et séduisantes ; mais il est cependant naturel , même en peignant des mœurs qui sont hors de la nature.

Gresset a parfaitement imité le ton du grand monde , ce ton simple et vrai en apparence , qui masque la fausseté , cette politesse qui supplée à la bienveillance pour tout couvrir de son vernis flatteur. On ne peut imaginer plus de beautés dans les détails , et de vérité dans les portraits ; plus d'élégance dans l'expression , et en même-temps de facilité dans la diction. Il n'y a point de piece dont plus de vers aient été retenus , et qui ait fait passer plus de proverbes dans la conversation. Cette marque du souvenir universel est le sceau des grands succès. La leçon de l'ouvrage doit vivre avec les beautés de détail. Gresset a donc pleinement réussi dans son double objet , l'utilité publique et sa gloire personnelle. Comme moraliste , il a démasqué ces fléaux de la société qui sont la honte de l'espèce humaine et la ruine des mœurs :

comme écrivain, il a fait un ouvrage du meilleur style. Notre siècle montrera cette pièce à nos neveux; elle est la preuve de la perfection que nous avons atteinte; et aujourd'hui même, lorsque nous voudrons faire connoître à un étranger les ressources de la langue françoise dans la poésie, sa clarté, malgré la gêne du vers, son élégance sage et simple, sa grace et son harmonie, nous produirons les chefs-d'œuvre de Racine et le Méchant de Gresset.

Ces succès, ces titres accumulés, en élevant Gresset au rang des écrivains du premier ordre, l'ont conduit à l'académie françoise. Son nom devoit être écrit sur la liste des anciens modeles. Ce qui est l'honneur de la langue est aussi la gloire de l'académie. Mais le corps illustre qui l'avoit adopté ne jouit pas long-temps de sa présence; l'amour de la patrie le rappella dans la ville où il avoit pris naissance.

On demandera peut-être comment Gresset, connu, célèbre dans le lieu où les talents sont le mieux appréciés, désiré des grands et des meilleures sociétés, vivant dans une riante société, faisant le matin des vers charmans échappés à la paresse, le soir des sou-

pers

pers agréables , a pu renoncer à ces plaisirs , et a dédaigné la capitale où le génie a son empire , et où les talents ont leur rang comme les dignités. Sans doute son esprit devoit s'y plaire , mais son caractère n'y étoit pas à sa place. Le caractère se façonne et se plie aux premières regles qui lui sont imposées. C'est dans le printemps de nos jours que nos habitudes se forment. Gresset, soumis d'abord à la regle de son ordre , ne conserva que la liberté de son esprit : les graces habiterent sa cellule et inspirerent ses talents ; mais il fut grave dans ses mœurs , sévere dans ses principes. Il eut les manieres et les opinions d'un solitaire ; et , par un contraste singulier, le poëte aimable , qui avoit été badin et enjoué dans le cloître , parut un homme austere dans le monde , où il avoit été appelé par ses succès. Ce n'est pas le premier exemple de cette différence entre un homme et ses ouvrages. On en est toujours surpris , parcequ'on oublie que les ouvrages sont les productions d'un talent qui nous transforme , qui nous élève ou nous rend aimables , mais qui n'agit que par moments ; au lieu que l'homme social est le résultat de ses habitudes , et est sans cesse com-

mandé par elles. Gresset fut étranger à Paris par ses mœurs, comme il l'avoit été à la vie monastique par ses goûts. Accueilli dans le monde pour ses talents, sa vertu put s'y croire exilée; sa paresse y trouva peut-être l'oisiveté trop fatigante. Gresset sentit qu'il avoit besoin de lui-même, et que perdu dans ce tourbillon, il falloit qu'il en sortît pour se retrouver. Gresset sentit encore que dans ce monde où il vivoit, celui qui n'appartient à personne appartient à tout. Il quitta donc l'oisiveté de Paris pour aller se reposer dans la culture des lettres, et il se soumit au joug de l'hymen pour vivre et demeurer libre.

Ce parti qui demandoit tant de sacrifices fait seul l'éloge du caractère de Gresset. Il n'y a que la vertu qui se plaise dans la retraite; il n'y a que la modération qui faise le séjour des grandeurs; et le génie simple et modeste, satisfait de lui-même et de quelques suffrages choisis, peut seul quitter le théâtre du monde, où les bons juges sont plus communs, et les succès plus marqués et plus brillants.

Dans cette retraite où les mœurs simples sont plus à leur aise, Gresset remplît tous les devoirs du citoyen; il fut content de son

sort ; et en se faisant des jours paisibles , il répandit le bonheur autour de lui.

Je dirai , et avec regret , que cette paix fut quelques moments troublée par des scrupules ; Grosset s'est reproché l'usage de ses talens et ses succès dramatiques. Né pour unir les contrastes , on le vit successivement opposer dans sa jeunesse ses goûts à ses principes ; puis , dans l'âge mûr , ses principes à ses goûts. On le vit sortir du cloître pour se montrer au théâtre , puis abandonner cette carrière glorieuse , et condamner lui-même ses propres travaux. En blâmant ses inquiétudes , je respecte ses motifs : ils sont dus à une foi vive , à une piété sincère , qui , née avec lui , a dirigé ses jours et consolé ses derniers moments. Mais cette piété inquiète s'examinant elle-même , cherchant des fautes dans une vie où il n'y en avoit pas , s'alarme de ce qui avoit honoré une autre vie. Grosset n'occupa point assez le théâtre pour ces repentirs. Il a régné plus par le talent du style que par celui du comique. Je n'entreprendrai point de discuter une question qui demanderoit un long ouvrage ; je ne justifierai point ce que le théâtre a de licencieux ; mais je défendrai les auteurs qui ont une

marais pure comme Gresset. Que deviendrait le premier théâtre de l'Europe, ce théâtre qui a donné l'universalité à notre langue, si les hommes qui aiment le bien, qui ont la vertu devant les yeux, laissent régner les mauvaises mœurs, et se défendoient de travailler pour l'instruction et l'amusement publics?

Gresset a poussé plus loin le scrupule. Non content d'avoir renoncé au théâtre, il a craint son talent pour la poésie, il a condamné plusieurs des amusements de ses loisirs : on assure qu'il a fait disparaître deux chants de Vert-Vert; Vert-Vert, dont le nom rappelle que des idées de pureté et d'innocence. Ainsi la foiblesse se montre à côté du génie, ainsi la vertu même a ses excès. L'imagination s'égare dans le bien qu'elle cherche, comme dans le mal qu'elle se permet; et l'homme incertain de ses jugemens, flottant entre des principes ou trop sévères ou trop relâchés, se condamne ou s'absout toujours avec légèreté, et souvent avec injustice.

Mais, après cet aveu, j'embrasserais d'un coup-d'œil la carrière que Gresset a parcourue. J'appellerais les gens de bien, et je leur



dirai : L'homme que je loue est une ame noble et vertueuse, les jugemens publics ne lui ont reproché que sa délicatesse ; il ne s'est écarté de la vertu qu'en en passant les bornes. Ce tribut d'estime est le premier trait de son éloge ; c'est sur cette base inébranlable que toute louange doit être appuyée. Je dirai aux ames sensibles, nées pour aimer la poésie, pour être enchaînées par cet accord harmonieux de la parole et de la pensée : Honorez Gresset qui vous a fait passer de si doux moments ; venez jeter des fleurs sur la tombe du poëte qui a répandu tant de grace dans ses vers. Enfin, je dirai aux gens de goût et aux bons juges de la littérature : J'ai loué Gresset, mais avec justice et sans exagération. Je me suis proposé d'observer à la fois et ce qui caractérise son talent et ce qui lui manque. N'imitons point ceux dont l'ouvrage est sans couleur, parcequ'il n'a que le ton de l'éloge. On sert mal en louant tout ; l'effet exige des ombres placées à côté des lumières. Un discours a son ordonnance : s'il n'a point de masses que l'œil puisse saisir, l'esprit n'est pas éclairé, et la mémoire ne retient rien. Je présente à l'admiration de mes contemporains ce que

Gresset a laissé pour la postérité, la *Chartraise*, et surtout *Vert-Vert* et le *Méchant*. Ce jugement n'est pas le mien, je ne le porterois pas avec tant de confiance : c'est celui que la voix publique a dicté. Dans le temple où l'on conserve les grands modèles, *Vert-Vert* aura sa place comme un ouvrage original ; le *Méchant* comme un chef-d'œuvre de style ; et Gresset placé entre *Chaulieu* et *Voltaire* pour la grace de la poésie fugitive, Gresset, le premier peut-être au théâtre pour l'élégance du vers dans le genre de la comédie, aura encore cette gloire, que ses mœurs ont été pures comme son style.